

Mourir à l'écran

Denis Bachand

Volume 18, numéro 1, automne 2005

Hélas, célébrer la mort!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074317ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074317ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

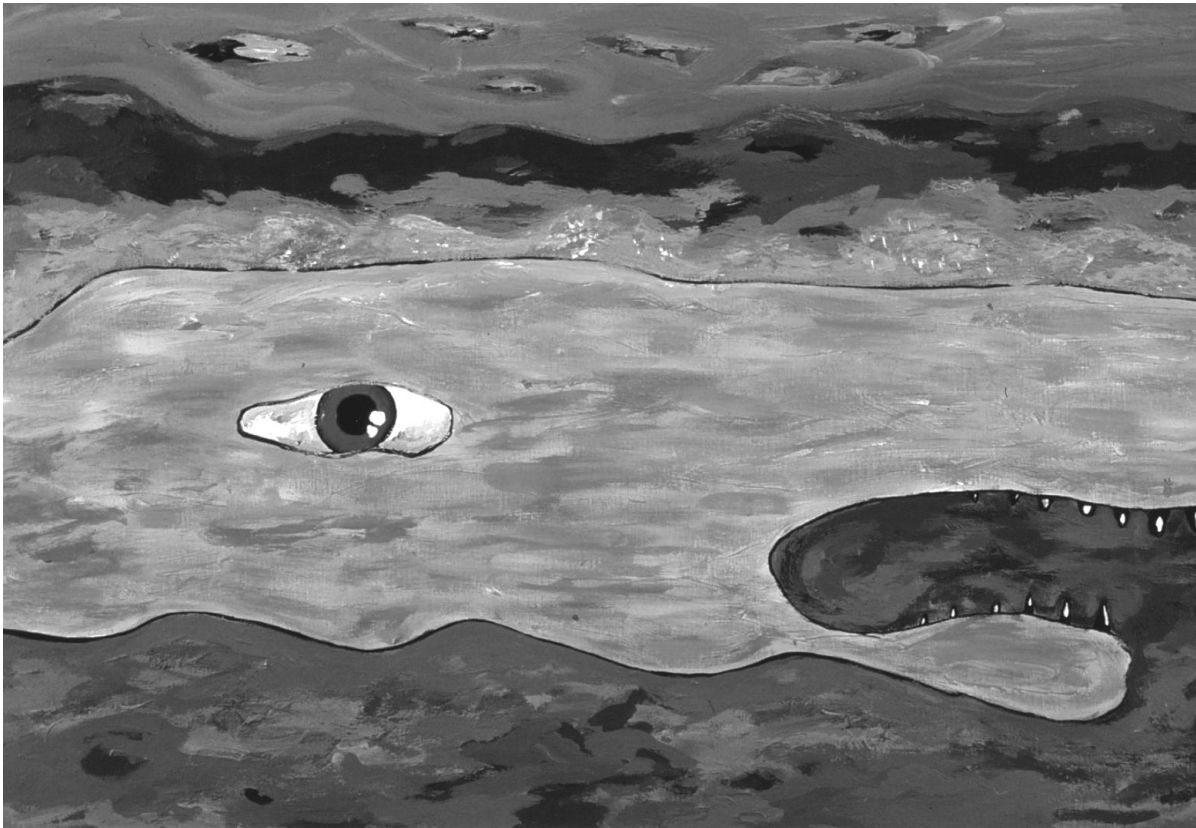
1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bachand, D. (2005). Mourir à l'écran. *Frontières*, 18(1), 59–62.
<https://doi.org/10.7202/1074317ar>

MOURIR À L'ÉCRAN



Robbert Fortin, Métamorphose 1.

Denis Bachand,
Département de communication,
Université d'Ottawa.

La mort fait régulièrement la manchette des médias. Elle constitue même la nourriture privilégiée de certains d'entre eux qui ne se privent pas pour s'en gaver à pleines pages, quand ce n'est pas pour nourrir l'appétit gargantuesque des chaînes d'information continue, comme ce fut le cas lors de la couverture de l'agonie du pape Jean-Paul II. Les quotidiens en font des titres accrocheurs et il n'y a guère de bulletins de nouvelles qui ne rapportent quotidiennement leurs lots de décès, d'accidentés de la route, d'incendies et de catastrophes lourdes en pertes humaines, comme il est d'usage de le dire. La mort effraie et fascine. Son spectacle

tend à exorciser le mystère qui l'entoure et l'incertitude de l'inconnu dont elle est le passage obligé. Les chiffres parfois sont hallucinants: 280 000 morts à la suite du tsunami en Asie du Sud-Ouest et combien encore au Rwanda, en Irak, au Darfour et ailleurs? Banale par son universalité, la mort l'est doublement par son traitement médiatique.

Je ferme la télé et m'endors du sommeil du juste, avec à peine un soupçon d'inconfort devant l'impuissance à agir, un petit malaise qui n'a rien à voir avec l'angoisse profonde, existentielle, de cette effrayante certitude de la fin. Et pourtant, quel vertige abyssal à l'idée d'y plonger la réflexion! S'ouvre alors un gouffre labyrinthique sur les parois duquel la pensée percute,

achoppe, rebondit, vrille et se casse en fragments épars qui se dissipent dans toutes les directions en cherchant à donner sens à l'impensable.

Qu'y a-t-il après, après cet instant fatidique qui se présente comme un mystère insoluble, comme une impasse inadmissible de la pensée, comme un arrêt du flot des perceptions et des sensations? Que m'apprennent de mon sort à venir toutes ces morts médiatiques? Car je sais que je vais aussi mourir un jour. Serais-je malade? Vais-je souffrir? Serais-je apaisé? Je n'ai jamais vu quelqu'un mourir autrement que par l'entremise de l'écran de télévision ou de cinéma. J'en viens à envier ceux qui ont pu observer de leurs propres yeux le travail de fin de vie s'inscrire en son temps sur les

J'EN VIENS À ENVIER CEUX

QUI ONT PU OBSERVER DE LEURS PROPRES YEUX

LE TRAVAIL DE FIN DE VIE S'INSCRIRE EN SON TEMPS

SUR LES VISAGES DE LEUR PÈRE ET LEUR MÈRE,

CAR J'IMAGINE QUE CEUX QUI NOUS APPRENNENT À VIVRE

NOUS APPRENNENT AUSSI À MOURIR.

visages de leur père et leur mère, car j'imagine que ceux qui nous apprennent à vivre nous apprennent aussi à mourir.

Par ailleurs, les médias ont aussi le pouvoir de susciter de véritables débats sur des enjeux de société comme le suicide assisté et l'euthanasie par exemple. Un homme d'Ottawa âgé de 78 ans souffrant d'une fibrose pulmonaire depuis plusieurs années annonce en conférence de presse qu'il va s'enlever la vie le lendemain. Le documentaire *Manon* (André Saint-Pierre, 2004) relate le parcours d'une Québécoise de 44 ans qui a dû se rendre en Suisse dans un centre spécialisé (Dignitas) pour mettre fin à ses jours. Elle tenait, dit-elle, à dénoncer l'acharnement dont a fait preuve le personnel médical qui l'a non seulement empêchée de se suicider une première fois, mais encore handicapée davantage en la rescapant quelques années auparavant!

Dans le domaine de la fiction, plusieurs films récents font écho à la problématique du suicide assisté et participent ainsi à la prise de conscience des enjeux qu'il soulève: *Les Invasions barbares* (Denys Arcand, 2003), *Mar Adentro* (Alejandro Amenábar, 2004) et *Million Dollar Baby* (Clint Eastwood, 2004) nous conduisent chacun à leur façon et par des détours narratifs différents à cette ultime confrontation avec le destin. Un fait divers et des films, un documentaire et des fictions qui alimentent une réflexion sur la mort, telle qu'elle s'offre à notre expérience vicariale par l'entremise d'écrans qui, tout à la fois, révèlent et dissimulent cette insoutenable et universelle fragilité de l'être.

RÉCITS DE MORT ANNONCÉE

Fin janvier 2005, un homme d'affaires d'Ottawa, affaibli par une maladie incurable et dégénérative, convoque une conférence de presse pour annoncer qu'il se suicidera après un repas d'adieu pris en compagnie d'une cinquantaine de proches. Les médias s'emparent de la nouvelle, ils en font leur première page. On en parle à la radio et à la télévision; on convie les experts et les éthiciens. On s'émeut, on se scandalise et l'on s'interroge. Qu'est-ce que ce spectacle d'une « mort annoncée »? Est-ce bien res-

ponsable et éthique de publiciser ainsi un tel acte même si le suicide est décriminalisé depuis 1973? « Je ne suis pas mort mais les vers me rongent déjà. Je ne veux pas vivre une journée de plus de la sorte », lance, ferme et stoïque, Marcel Tremblay à l'endroit des journalistes qui l'accompagnent jusqu'à la porte de son domicile avant qu'il n'accomplisse l'irréparable. Les mots sont durs, à la limite du supportable pour qui-conque ne ressent pas cette dégénérescence l'envahir au point de lui gruger le dedans du corps. Il faut voir cet homme, fatigué mais lucide, chercher ses clés de maison et lancer aux curieux qu'ils ne doivent plus l'attendre, puisqu'il n'en ressortira pas vivant. « Faute d'assistance à personne en danger », dénonceront certaines bonnes âmes qui ne manqueront pas d'évoquer les différentes législations en la matière à travers le monde; d'autres, croyants, pour qui la décision n'appartient qu'à Dieu, crieront au sacrilège. Marcel Tremblay est-il parti vers la mort qu'il a appelée de tout son être parce qu'il aimait la vie? Qu'aurions-nous fait à sa place?

Comment ne pas ressentir une douleur à la fois inquiétante, apaisante et profonde devant le destin de cet homme, cet autre semblable, qui nous renvoie à notre fragilité la plus essentielle. La mort, ma mort, la sienne annoncée en direct au bulletin de nouvelles, comme pour signaler la béance de l'individuel et du collectif. Le sujet spéculaire n'est pourtant pas qu'un spectre écranique, il est fait de chair et d'os. Il a vécu, aimé, détesté, joui et souffert. Sa peau a reçu les caresses de l'amour, il a été jeune, il a mûri et vieilli; son visage porte les marques de son passage sur Terre, et *il* n'est plus. *IL* n'est plus! Mais qui est cette troisième personne qui m'interpelle et m'apostrophe? Marcel Tremblay voulait susciter le débat. Il voulait qu'on parle de sa mort, de la mort; voilà qui est fait.

Manon Brunelle aussi voulait mourir, elle disait même que « ça allait être le plus beau jour de sa vie »! Souffrances insoutenables, dégénérescence, perte d'autonomie et de dignité. Cette femme a invité une équipe de télévision à la suivre dans son itinéraire

vers la mort. Puisque c'était impossible au Québec, elle s'est adressée à un organisme d'aide au suicide opérant en toute légalité en Suisse. La femme est hyper-lucide, arrogante à l'occasion, mais toujours profondément sincère et convaincue de son choix: elle mourra dignement. Elle ne veut plus souffrir. Elle ne veut plus rater son coup. Elle ne veut plus être réchappée et se voir ressusciter illico par une équipe médicale venue à son secours pour la forcer à vivre contre son gré. Rarement caméra se sera-t-elle approchée d'aussi près de la volonté de mourir sans jamais pourtant percer son mystère. Le film transcende toute catégorisation par genre (cinéma direct, vérité ou véritable télé réalité) qui nous rend complices d'une démarche abyssale dans les tréfonds de l'âme humaine explorée avec respect, tact et empathie. L'identification primaire à la caméra nous conduit dans une rare intimité. Complice aussi le journaliste Benoît Dutrizac qui, respectant les volontés de la mourante, discute, dialogue, permet à la parole de se déployer dans l'espace des vivants, permet au langage de Manon de tenter de cerner et de transmettre l'innommable perte à venir tant désirée comme salut. L'espérance de la fin de la douleur. Manon n'est plus, mais demeurent sur pellicule les traces d'un témoignage pour les vivants. Puisqu'elle aimait la vie à en mourir et qu'elle a voulu le dire en dépit de tous les tabous, avec pudeur mais parfois aussi avec la rage au cœur et une détermination qui fait envie. Comme Marcel Tremblay, elle aura voulu qu'on en parle, que le sujet fasse débat et que nous approfondissions collectivement cette étape de fin de vie (ou d'entrée dans la mort), cette transition qu'ils appellent tous deux à vivre dans la dignité et non à subir dans la dégradation et l'humiliation. Leur testament public livré à l'écran prend valeur exemplaire et transcende le fait divers. Ils nous somment de réagir et de poursuivre avec ouverture et empathie le débat qu'ils ont entamé.

Bien que de façons différentes, ces deux exemples récents posent la question du rôle et de la responsabilité des médias dans les rapports qu'ils établissent entre la sphère publique et la sphère privée. On peut se demander, en effet, dans quelle mesure les journalistes doivent acquiescer à la volonté de personnes désirant rendre publique leur décision de mettre fin à leurs jours. Le sujet n'est pas banal et il interpelle ce qu'il y a de plus profond chez l'être humain. Dans notre société où la télévision est souvent investie du principe de réalité, on ne s'étonnera pas de voir ainsi traiter de la mort: pour les uns, les médias se seront dignement acquittés de leur fonction en rapportant des faits d'intérêt public, pour d'autres, ils auront plutôt offert une tribune qui risque d'encourager d'autres

personnes à commettre l'irréparable. Pour ancienne qu'elle soit, cette question de l'influence de la médiatisation n'en demeure pas moins irrésolue et incontournable. L'approche éthique en ce domaine relève de la conscience individuelle et d'un profond respect de l'être humain de la part des communicateurs. Rappporter les propos d'un homme ou d'une femme décidés à affronter sereinement l'inconnu que représente la mort constitue une action responsable dans la mesure où elle est dépourvue de tout souci puéril et voyeuriste de faire spectaculaire. C'est cette démarche qu'a choisi d'adopter le journaliste Benoît Dutrizac dans sa couverture (qui est vécue comme un accompagnement) de Manon Brunelle. Comme le sujet comporte en soi une bonne dose de dramatisation, le risque était grand de tomber dans le piège du reportage-choc, ce qu'il ne peut d'ailleurs pas s'empêcher d'être mais plutôt par sa substance que par son traitement. C'est un récit prévisible et dépourvu de tout suspense puisqu'on en connaît le dénouement d'où l'effet tragique; sa plus grande qualité réside dans la lente et inéluctable progression narrative qui nous conduit à ce dernier plan fatidique qui présente la protagoniste sur son lit de mort, prête pour son grand et ultime voyage. Une seule prise, sans répétition, pour capturer un plan définitif comme peu de films de cinéma direct nous auront donné à voir. L'expérience cinématographique porte ici à son terme la volonté de voir et de savoir.

RÉCITS DE MORT SIMULÉE

Longtemps hanté par le thème de la mort en particulier depuis le suicide de certains de ses proches dont le cinéaste Claude Jutra, Denys Arcand ressuscite ses personnages du *Déclin de l'empire américain* pour les confronter à l'inéluctable destin de Rémy. Ce viveur impénitent devenu le personnage central des *Invasions barbares* est le siège d'une lutte à finir avec le destin. La mort prend ici les allures d'un abandon progressif, d'un véritable exercice d'épuration par lequel se raréfie l'espoir de continuer; revoir les amis, revisiter le passé pour y trouver la force d'effectuer le passage vers ce trou béant d'incertitude depuis que la foi a fait

place au doute. Que reste-t-il d'une vie, de «ce spasme de vivre»? On ne peut pas réfléchir à la mort sans nécessairement la confronter à son opposé antinomique qui lui donne sens et consistance. Quelle a été la vie de Rémy? Sur quelles valeurs a-t-il échafaudé son passage sur terre? Savant professeur et jouisseur impénitent, l'intellectuel hédoniste semonce du fond de son lit d'hôpital un fils qu'il considère inculte parce qu'issu d'une race de barbares n'ayant jamais lu un seul livre de sa vie. Ce légataire indigne permettra pourtant au père de connaître des derniers instants dans la dignité. Ce père, qui ne sait même pas ce que fait son fils Sébastien, profitera de ses largesses pour échapper à ses douleurs tout en fraternisant une dernière fois avec ses amis. Le rituel compassionnel de cette réunion est particulièrement émouvant: compagnons dans la vie, compagnons dans la mort. On a trop aimé vivre pour accepter d'être diminué dans sa chair et d'accepter pareilles souffrances. Jouissons encore de cette drogue qui apaise tout en tuant. Cerbère, revêtu des charmes de la féminité, attire l'intrépide dans son antre où flotte l'ombre de la mort. Thanatos au rendez-vous d'Éros sous la forme d'un bel ange au regard séducteur et enivrant d'une jeune initiatrice. Une douce et triste agonie empreinte de calme et de nostalgie. Le passage du Styx à dos d'héroïne sur des airs d'opéra, quelle belle finale tout de même!

Ma mère, elle, a souffert un martyre que même le cocktail de cocaïne suffisait à peine à calmer. Un pincement vif qui darde au ventre, suivi d'une décharge insupportable qui plie le corps en deux, le ramène à sa dysfonction et prépare le terrain pour son anéantissement à coups de couteau qui perce une chair déjà à vif. Son cadavre à venir comme forme transitoire de sa résorption finale dans le compost du monde; la multiplication anarchique des cellules comme dérèglement de tous les sens; brèves hallucinations dans le cortège des morts-vivants; sa fin vécue intensément comme des milliers de fois par jour au cœur des matières et des fluides corporels, une tension qui monte vers un horizon jamais contemplé d'aussi près. Ici, à l'image du silence irréversible qui

suit l'expérience de la douleur insoutenable, la littérature se tait. Là, le mot mord, et, passant de vie à trépas, s'augmente d'une toute petite lettre: mo(r)t.

L'abandon, la résignation, la suprême inquiétude que la pensée peine à appréhender tellement l'esprit ne parvient pas à en saisir les facettes, à moins d'en forcer l'opacité et d'en forer les résistances à coups d'aspiration à l'absolu, d'espoir en une transcendance empreinte d'un discours de foi qui en calfeutre les interstices par où s'infiltrent de minces raies de lumière et aussi de terreurs absolues. Mais, autrement, c'est le vide, un trou noir gainé d'une éternelle étreinte au cœur de la vie qu'il accompagne secrètement, comme pour en rythmer la cadence et la respiration. Quand le souffle de vie disparaît et s'anéantit, cesse d'être, n'est plus, pétrifie l'instant dans une fixité sans retour, sans autre destination que lui-même s'immergeant dans l'épaisseur d'un néant absolu, total, infranchissable et pourtant salutaire, croit-on, comme d'un incommensurable sommeil duquel personne n'émergera plus jamais. Lourdeur de cet adverbe terminal, définitif, catégorique, dur et tranchant comme un silex bien affûté. Faire le deuil d'une vie comme Rémy s'apprête à quitter son enveloppe de peau d'homme pour retourner à la poussière et s'installer à demeure en tant que souvenir dans l'esprit et le cœur de ceux qui l'auront aimé. Une image qui nous renvoie à la fois à notre irrémédiable finitude individuelle ainsi qu'à la filiation de l'espèce. Foi dans l'autre comme légataire de sa survie: continuation, mémoire, persistance de soi dans l'autre. Peut-être ultime manifestation de rencontre de l'autre en soi, de communication des esprits si ce n'est de communion des âmes?

Mon père ne m'a jamais été aussi présent que depuis qu'il est mort et que je le ressens m'habiter parfois l'espace d'un bref instant comme une seconde nature. Je le détecte et le *re-père* dans mes pensées et mes actions. Curieuse impression de vraiment connaître cet Autre intérieur, de le ressentir dans les fibres et les pulsations de mon corps comme jamais auparavant, comme peu d'expériences humaines le permettent si ce n'est parfois l'union d'amour charnelle par laquelle les êtres se confondent et s'anéantissent en courts instants fugaces dans des simulacres de victoire sur la mort. Cette genèse de l'être conduit à la matrice des temps premiers, à ce malstrom primordial qui se démultiplie à chaque fois et de façon inédite dans des corps de femmes pour donner la mort en reproduisant la vie. Faire l'amour ce serait aussi faire *l'amort*? Peut-on aimer la mort, cette sombre compagne, fidèle comme aucune autre, parée des attraits d'éternité?

RAPPORTER LES PROPOS D'UN HOMME OU D'UNE FEMME DÉCIDÉS

À AFFRONTER SEREINEMENT L'INCONNU QUE REPRÉSENTE LA MORT

CONSTITUE UNE ACTION RESPONSABLE DANS LA MESURE

OÙ ELLE EST DÉPOURVUE DE TOUT SOUCI PUÉRIL ET VOYEURISTE

DE FAIRE SPECTACULAIRE

D'AILLEURS, IL DOIT SE TROUVER QUELQUE PART

DU CÔTÉ DE LA CONTINUITÉ, DE L'ACCUMULATION,

DE LA PROGRESSION ET DE LA LENTE ASSIMILATION

DES EXPÉRIENCES QUI CONDUISENT À L'HUMILITÉ

DEVANT LE MYSTÈRE INSONDABLE DE LA MORT.

On ne revient pas tout à fait indemne de la projection de *Mar Adentro* de Alejandro Amenábar (2004). Peu de films réussissent à convaincre aussi habilement et avec autant d'intelligence et de sensibilité de la nécessité de débattre de la responsabilité individuelle de vivre ou de mourir. Il n'aura suffi que d'un bref moment d'inattention à Ramón pour que sa vie bascule. Un plongeon fatidique dans une mer en retrait l'aura mené au bord du gouffre où il se serait enlisé n'eût été de l'intervention d'un compagnon; le geste salvateur allait pourtant condamner à jamais Ramón à l'immobilité et à la dépendance. Il avait vingt-cinq ans. Le cou brisé dans la chute, tétraplégique, Ramón voit basculer sa vie et le rêve d'évasion ne cessera plus de le poursuivre jusqu'à le hanter. Le corps insensibilisé, rigide, lourd et inutile ne s'accorde plus à la pensée qui s'échappe par la fenêtre d'une chambre pour s'envoler au-dessus des collines et des vallées pour atteindre en imagination cette vaste mer intérieure, qu'un plan séquence à vol d'oiseau essaie métaphoriquement de traduire. Une envolée planante et exaltante sur musique opératique à connotation paroxysmique pour traduire la puissance de l'esprit prisonnier d'un corps devenu tombeau. Le récit porte d'autant plus qu'il s'appuie sur l'histoire vécue de Ramón Sampedro qui, avec l'aide d'une dizaine d'amis complices, a enregistré sur bande vidéo sa mort survenue le 12 janvier 1998. Une mort en abyme, gigogne pour nous rappeler la vraie, celle qui a été consciencieusement mise en scène au bout de près de trente années d'attente, de réflexion et de méditation qui auront amené ce marin espagnol à l'écriture et à la publication de ses *Lettres depuis l'enfer*, véritable plaidoyer poétique en faveur de la liberté de mourir sans contraintes étatiques ou religieuses, dont la lecture aura amené Alejandro Amenábar à réaliser ce film lumineux et paradoxalement plein de vie et d'espoir.

L'esprit de Ramón est intact et c'est bien cela qui fait son malheur; il voit bien qu'il est un fardeau pour lui-même et pour les autres. La dépendance et l'absence d'intimité le confrontent constamment à sa perte de dignité. Il n'a qu'une seule idée en tête, une véritable obsession qui donne paradoxalement sens à sa vie: mourir. Comble d'impuissance cette perte d'autonomie ne l'autorise même pas à s'acquitter de cette tâche. Il ne peut pas s'infliger à lui-même cette mort tant souhaitée. Il a besoin de l'aide de quelqu'un pour l'assister dans sa démarche vers un destin qu'il n'imagine plus autrement, il a besoin d'une personne qui l'aimera au point de s'en séparer définitivement. Il subira les résistances de la

famille, du clergé et de la justice. Son combat pour faire valoir son droit de décider de son sort en toute lucidité ne parviendra pas à renverser les lois et, comme d'autres avant lui (et sans doute après lui), il devra accomplir le geste fatal dans la clandestinité, mais non sans avoir d'abord laissé un testament audiovisuel dans lequel il disculpe ses amis. Ce geste ne sera cependant pas accompli avant que Ramón n'ait conclu un pacte avec Julia, une avocate dépêchée auprès de lui pour l'assister dans sa démarche de revendication légale. Elle, qui souffre aussi d'une maladie dégénérative, l'aidera à mourir puis s'enlèvera la vie à son tour, mais seulement après la publication des poèmes de Ramón.

L'acte d'écrire s'impose alors comme unique, ultime et fragile espoir de contrer la perte de mémoire et de perdurer au-delà du destin qu'ils s'approprient à s'infliger. Comme d'autres avant et après eux, ils auront transcendé l'écoulement du temps dans l'éternité du geste créateur en cet instant fugace de parfaite adéquation où le mot rend justice à la perception, où l'esprit s'accorde parfaitement avec le corps pour en traduire les plus fines et fuyantes sensations. Que peut-on faire de mieux d'une vie que d'en transmettre les expériences, si ce n'est symétriquement de se nourrir de celles qui nous ont été léguées au fil des générations? Ramón écrit pour que sa descendance comprenne mieux ce qu'a été sa vie, et Sébastien confie la garde des livres de la bibliothèque de son père à la jeune héroïne investie désormais du rôle de gardienne de la mémoire. S'il y a un sens à donner à la vie, comme au vieillissement d'ailleurs, il doit se trouver quelque part du côté de la continuité, de l'accumulation, de la progression et de la lente assimilation des expériences qui conduisent à l'humilité devant le mystère insondable de la mort.

Contrairement aux deux événements rapportés en première partie de ce texte, les personnages principaux de ces deux films ne sont pas réellement morts et pourtant nous sommes tout autant, si ce n'est

davantage, touchés par le récit de leur mort également annoncée. Si Marcel Tremblay et Manon Brunelle ne sont plus de ce monde, ce n'est pas le cas des interprètes de Rémy et de Ramón. Leur incarnation de la douleur n'aura duré que le temps d'une captation réinterprétée par les spectateurs à chacune des projections. L'écran seul ne permet pas de faire la différence entre la vraie mort et la mort simulée. Denys Arcand confiait, après avoir réalisé plusieurs documentaires dans l'esprit du cinéma direct, qu'il pouvait aller plus loin dans l'analyse de l'âme humaine par le biais de la fiction. Il reste néanmoins que le documentaire peut atteindre des dimensions d'authenticité peu commune. La nuance peut parfois paraître subtile, le statut de l'image dépendant largement des codes d'accès et des attentes qui en spécifient la lecture au moment de la réception.

Quoi qu'il en soit, on assiste en ce moment à une recrudescence de films traitant de l'assistance à porter aux personnes souffrantes qui désirent (ou ont désiré) lucidement mettre fin à leurs jours. La parole des cinéastes accompagne et prend le relais de celle des médecins et des éthiciens qui tentent de formuler des réponses adéquates à l'une des questions qui se posent avec le plus d'urgence et d'acuité à la conscience contemporaine, comme l'a récemment démontré la saga familiale et juridique de Terri Schiavo que les médias américains ont répercutée, non sans excès d'impudeur, à la grandeur de la planète. Quand on observe à la suite des *Invasions barbares* (consacré meilleur film en langue étrangère aux Oscars en 2004) que deux autres longs métrages portant sur le même sujet remportent les plus grands honneurs aux Oscars en 2005: *Million Dollar Baby* (meilleur film) et *Mar Adentro* (meilleur film en langue étrangère), on ne peut que reconnaître que la problématique est profondément incrustée dans l'imaginaire du temps présent, et qu'elle nous convoque infailliblement à une profonde réflexion sur le sens de la vie qui glisse et s'échappe entre les mots et les images.